

Traduire par la Porte « kadoyée »

Séance inaugurale du « cycle traduction », ITM

Catherine Delpech-Hellsten

Voici comment Édouard Glissant, en 1994, dans son Discours inaugural aux Onzièmes Assises de la Traduction littéraire d'Arles commençait, avec beaucoup de circonspection, son propos : « [...] l'écrivain que je suis ose prendre la parole pour délirer un peu sur la traduction »¹. Or nous savons à quel point, s'agissant des poètes et *a fortiori* d'Édouard Glissant, chaque mot doit être pesé. Aussi, il nous semble que c'est d'abord à la considération du sens plein, premier, étymologique, qu'il faut peut-être ici entendre dans sa bouche le verbe « délirer » : au sens de *délirare*, « sortir du sillon ». Quand Édouard Glissant nous annonce qu'il va « délirer sur la traduction », c'est sa manière de nous avertir qu'il va sortir des approches conventionnelles, traditionnelles, et des théories habituelles consacrées à cette délicate question, qu'il présente d'emblée comme « accordée à l'infini variété contradictoire de notre univers », mais aussi comme une « pensée de l'errance, où l'imaginaire rencontre le notionnel, pensée de la trace, et non pas de la route toute faite »², comme un « art de l'imaginaire aspirant à la totalité monde, art du croisement des métissages, art du vertige et de la salutaire errance »³, ou encore comme un « art de la fugue »⁴. Pour Édouard Glissant, nous l'avons compris, la traduction ressortit à une poétique plutôt qu'à une technique. Aussi, en nous gardant ici de « délirer » à sa place – nul mieux que lui en effet n'a expérimenté, l'enjeu esthétique, rhétorique et logique de l'errance –, nous tâcherons plutôt de nous laisser porter là où il cherche à nous conduire, en « pacotillant » de l'une à l'autre de ses propositions, comme autant d'îles salvatrices pour aborder à cette poétique nouvelle de la traduction.

Serge Hélénon, Porte kadoyée
(Expression-bidonville) 1991.

Après bien des hésitations, il nous a semblé que la meilleure entrée en matière serait de pousser le plus naturellement une porte. Et pas n'importe quelle porte, puisqu'il s'agit de

¹ Édouard Glissant, « Traduire : relire, relier », *Conférence inaugurale d'Édouard Glissant, Onzièmes assises de la traduction littéraire* (Arles 1994), Paris, Actes Sud, 1994.

² *Ibidem.*

³ *Ibidem.*

⁴ *Ibidem.*

l'une des portes de Serge Hélénon, la « Porte kadotée », dont cette dernière caractéristique revête précisément – du moins c'est ce que nous espérons montrer – une importance capitale. Voilà ce que dit, à propos des portes d'Hélénon, Édouard Glissant :

*Les portes du monde ne sont pas élevées pour être ouvertes ou fermées, comme toute honnête porte, d'une pièce sur une autre, de la maison à la rue, elles organisent la matière, par elles recomposée mille fois, où la métamorphose frémissante de toutes choses s'accomplit.*⁵

Cette image semble avoir été taillée pour notre problématique, à cette nuance près, fondamentale, qu'il ne s'agit ici aucunement d'une métaphore, pas plus que l'on aurait l'idée de considérer que le Tout-monde est une métaphore. S'il y a bien en effet des « portes du monde » qui ouvrent sur le Tout-monde, ce sont bien ces langages où s'exercent, au creux des langues et de leurs imaginaires, l'art nouveau de la traduction, ou du moins où *devrait* s'exercer « l'art nouveau de la traduction »⁶, puisqu'il s'agit bien là du nœud de la problématique pour Édouard Glissant :

*Je vois la traduction comme une création autonome [...] non pas seulement un art de la translation particulière, mais un art de la relation globale, bientôt aussi nécessaire dans son parcours entre les langues que l'est la poésie ou l'art du récit dans l'exercice de chaque langue particulière.*⁷

Aussi évident que cela puisse paraître à ceux qui sont familiers de la pensée du poète, l'énoncé ne va pourtant pas de soi, considéré en regard des débats classiques en traductologie, qui posent aux prolégomènes de leur argumentation la question essentielle de la « fidélité » vis-à-vis de l'auteur et de son texte. C'est qu'Édouard Glissant s'agissant de la traduction déplace d'emblée la question sur l'axe de la langue, vivante, telle qu'elle est pratiquée selon lui aujourd'hui :

*Ce que je crois c'est que nous réfléchissons sur la situation des langues et quand nous en arrivons à la question des traductions, nous oublions tout ce que nous avons appris ou découvert.*⁸

Pour suivre Édouard Glissant, certains aspects de la poétique de la Relation valent d'être reconsidérés à la loupe du « traitement » des langues et de la situation cognitive et linguistique du traducteur. Pour développer dans ce sens l'intuition initiale d'une traduction par la porte « kadotée », l'image célèbre de Martin Heidegger vient à l'esprit : « La langue est la maison de l'Être ». Édouard Glissant le formule aussi, avec une nuance : « [...] la langue c'est l'être (mais dans le sens commun, et non pas dans la pensée des sophistes) »⁹. Difficile de mieux formuler en effet le questionnement fondamental et multiséculaire de l'homme quant à la dimension ontologique de la langue et plus largement du langage, en la dégageant

⁵ É. Glissant, « Un feu secret », préface à Serge Hélénon, « *Lieux de peinture* », texte de D. Berthet, Paris, HC Éditions, 2006 (Fondation Clément).

⁶ É. Glissant, *La Cohée du Lamentin, poétique V*, Paris, Gallimard NRF, 2005, p. 143.

⁷ É. Glissant, « *Traduire : relire, relier* », *op. cit.*

⁸ É. Glissant, « Traduire la relation des langues », un entretien avec Édouard Glissant par Luigia Pattano, publié sur la revue en ligne italienne *Trickster*, et dans *mondessfrancophones.com*, fondée et dirigée par Alexandre Leupin, 2009.

⁹ É. Glissant, avec Alexandre Leupin, *Les Entretien de Baton rouge*, Paris, Gallimard, 2008, p. 70.

de l'utilisation pervertie et mensongère qui peut toujours en être faite, et à condition bien sûr que l'on envisage la révolution copernicienne (ou faudrait-il dire plutôt « glissantienne ») de la Relation pour lire l'exponentielle « miscégénéation » ou « immixtion » (au sens de « mêler par la fréquentation »), des peuples, des cultures et des langues qui sont à l'œuvre dans le monde d'aujourd'hui :

*Contre l'absolue limitation de l'Être, l'art de la traduction concourt à amasser l'étendue de tous les étants du monde. Tracer dans les langues, c'est tracer dans l'imprévisible de notre désormais commune condition.*¹⁰

*Un tel chatoisement de l'étant éclabousse dans mon langage : notre commune condition est ici le multilinguisme.*¹¹

*« Je te parle dans ta langue et c'est dans la mienne que je te comprends ». Créer, dans n'importe quelle langue donnée, suppose ainsi qu'on soit habité du désir impossible de toutes les langues du monde. La totalité nous hèle. Toute œuvre de littérature en est aujourd'hui inspirée.*¹²

L'Être et la conception totémique millénaire que nous en avons, particulièrement en Occident, et qui s'est largement exportée comme modèle, arrive à un moment de l'histoire, où ils deviennent progressivement non opérants. À l'articulation du 21^e siècle, la tour de l'Être s'incline, se *déracine* inexorablement, accompagnée par le témoignage unique de la *poétique* glissantienne, qui en est spécifiquement à la fois une manifestation incarnée (une phénoménalité), et une lecture phénoménologique. Sous l'effet de cette métamorphose qui se raconte, l'œuvre glissantienne nous porte à voir l'Être doucement et irrémédiablement *s'horizontaliser*. L'Être en tant qu'Être, déjà là, présupposé, vertical, transcendantal, idéal, abstrait, n'a plus de mal à s'envisager aujourd'hui à l'ère du virtuel, comme une absolue virtualité. Et c'est la porte de ce qui s'y substitue doucement, qu'Édouard Glissant nous ouvre. Une autre perception (« un ressenti », dit Glissant) de l'Être se profile : une approche vécue de l'Être dans le Vivant, de *l'Être comme étant l'Étant*, ou de *l'Être en tant qu'il est l'Étant*, c'est-à-dire de l'Être non plus présupposé comme essence, mais de l'Être dont l'infini se fraye vers l'avant dans la profondeur inépuisable de l'Étendue, et qui s'éprouve au nœud concret de chaque existence : « L'être du monde réalise l'être : – dans l'étant »¹³. Aussi, quand Glissant affirme qu'au-delà des relations entre « langues historiquement et géographiquement proches », « chaque langue a des relations avec toutes les langues du monde »¹⁴, c'est que, sans pouvoir l'estimer, au moment où il le dit, cette réalité du monde devient véritablement notre « commune condition », dans ce monde où les différences humaines se révèlent de s'entrelacer. Sans y lire l'avènement d'un nouvel humanisme (« la relation n'a pas de morale »¹⁵), force est de constater que l'homme du 21^e siècle est déjà un *homme-rhizome*, à « l'identité-relation » et à l'expérience multilingue. Et l'enjeu de ce siècle sera peut-être alors de déployer l'effort nécessaire pour que soient dépassées et parfois encore

¹⁰ É. Glissant, « Traduire : relire, relier », *op. cit.*

¹¹ É. Glissant, *Traité du Tout-monde, Poétique IV*, Paris, Gallimard, 1997, p. 26.

¹² É. Glissant, *Poétique de la Relation*, Paris, Gallimard, 1990, p. 122.

¹³ *Idem.*, p. 201.

¹⁴ É. Glissant, « Traduire la relation des langues », *op. cit.*

¹⁵ É. Glissant, *Traité du Tout-monde, Poétique IV*, *op. cit.*, p. 24.

renversées les anciennes axiologies et pour que cette nouvelle dimension humaine se naturalise, dans une manière autre d'habiter l'espace planétaire. À chaque fois qu'une rencontre advient, un langage nouveau surgit à ce contact, et, quelle que soit la nature de la rencontre, comme le rappelle Glissant, désormais l'équation ressortit à un tiers *inclus* exponentiel, qui revient à $1+1=3$.

*En fait toute traduction est un nouveau langage. Elle ne transfère pas d'une langue dans son unicité à une autre langue dans son unicité ; elle crée une résultante entre les deux langues qui est absolument inédite, qui échappe à la première langue et qui échappe à la deuxième langue. Une traduction ne participe pas de l'atavisme d'une langue ; une traduction introduit une rupture dans une langue, je parle de la langue d'arrivée. Par conséquent, on est là à l'intérieur de deux langages, de deux langues. On est en présence de la création d'un langage inné.*¹⁶

La proposition, bien qu'elle puisse paraître encore pour certains assez radicale, ne reflète pourtant que ce que voit le poète visionnaire, et que nous mettons plus de temps à percevoir. Le génie d'Édouard Glissant¹⁷, aura été de puiser à l'expérience quotidienne et concrète de nos existences, et de faire appel à notre intelligence intuitive, sensible, empirique de la vie et du vivant. C'est en cela que sa pensée est une *poétique* avant que d'être une *philosophie*. Une poétique instaure le dialogue, peut parler à tous et être entendue de chacun. On connaît maintenant la plupart des déclinaisons dialectiques de la poétique glissantienne : Un/ Divers ; identité racine/ identité rhizome ; mondialisation/ mondialité ; Histoire/histoires ; Territoire/ Lieu, etc. Cette dialectique générale, qui permet, explique Glissant, « moins une révélation qu'une possibilité pour l'imaginaire de se former ou de se réformer », consiste à « écorcer l'homme de ses revêtements et le lancer, chair contre chair, dans son renouvellement »¹⁸, s'avère encore nécessaire aujourd'hui. Force est de constater que l'identité ne se vit plus de manière atavique : elle ne se définit plus par filiation à un territoire, à une histoire et une expérience monolingue, mais se construit au nœud de plusieurs cultures, langues, paysages, temporalités, espaces et histoires. Les individus portent désormais en eux, constitutivement, dans leur unicité irréductible, le *clinamen* de la différence : « [...] c'est la différence, et non pas l'identique, qui est la particule élémentaire du tissu relationnel »¹⁹. Chaque individu est le creuset d'une matière magmatique, des imaginaires qui se fréquentent par les langues habitées. Le traducteur contemporain n'est plus seulement prédisposé à la traduction parce qu'il a acquis une langue par apprentissage, mais parce que de plus en plus, il est constitutivement multilingue. Édouard Glissant donne plusieurs exemples où beaucoup aujourd'hui se reconnaîtront : « À un colloque international un professeur m'a dit : "mon père était allemand, ma mère hollandaise, je suis né à Montevideo, j'exerce à New York, mes

¹⁶ Édouard Glissant dans « Les Nouvelles données de l'écriture », *Société et littérature antillaise aujourd'hui. Actes de la rencontre de novembre 1994 à Perpignan*, Cahiers de l'Université de Perpignan, 1997, N°25, pp. 109-110.

¹⁷ On peut douter qu'Édouard Glissant ait accepté pour lui-même la définition kantienne du génie – « Le génie est le talent (don naturel) de donner à l'art ses règles » (*Critique de la faculté de juger*). Il aurait peut-être aussi bien consenti à la définition de P. Klee : « Le génie, c'est l'erreur dans le système » (Entretiens et conférences vol II).

¹⁸ É. Glissant, *L'Intention poétique, Poétique II*, Paris, Gallimard, 1997, p. 161.

¹⁹ É. Glissant, *Une Nouvelle région du monde, Esthétique I*, Paris, Gallimard, Esthétique I, 2006, p. 105.

enfants font leurs études à Montréal, qu'est-ce que je suis ?" »²⁰. « Nous découvrons aussi, avec étonnement, écrit encore Glissant, des personnes installées dans la masse tranquille de leur langue, qui ne comprennent même pas qu'il puisse exister quelque part un tourment de langage pour qui que ce soit e qui comme aux États-Unis, vous disent carrément : "Ce n'est pas un problème" »²¹.

On en vient peu à peu à la façon si délicate et difficile de concevoir *autrement* la traduction. Ce que pointe Glissant, ce qui est sous-tendu dans la langue, ce qui *fait signe* derrière un système linguistique ce n'est plus tant le contenu du propos, le rapport signifiant/signifié, mais bien cette énorme partie cachée de l'iceberg qu'est l'imaginaire : le terreau concret du réel qui a fait pousser, par hasard et nécessité, une langue. Ce qui pour Glissant est en jeu dans la traduction, c'est cela : tout ce terreau matriciel qui vient avec le plant de la langue et de son système quand on la tire à soi. Or pour l'homme-rhizome d'aujourd'hui, le plant linguistique s'enracine autant en « profondeur », qu'il court et s'*enrhizome* sur « l'étendue ». Que l'on considère l'individu dans ce processus de créolisation, où la Relation devient proprement organique, et l'on consent qu'effectivement la traduction requiert « une conception de ce qui se passe à ce moment-là entre deux langues, bien sûr, mais entre deux langues en présence des autres langues »²².

*Je ne crois pas que l'être de la langue aujourd'hui soit ni exalté ni menacé par la traduction parce qu'on oublie que ce qui nous intéresse aujourd'hui dans les langues c'est l'être de la langue, bien sûr mais c'est aussi la relation de la langue, c'est-à-dire la relation de la langue avec toutes les langues possibles. Chaque langue a des relations avec d'autres langues historiquement ou géographiquement proches, ça c'est sûr, mais je pense qu'aujourd'hui chaque langue a des relations avec toutes les langues du monde.*²³

C'est sans doute quand l'on arrive à ce stade de la logique glissantienne, que la pensée gagne à se voir relayée par une approche plus intime et organique de l'expérience des langues. L'imaginaire pour Édouard Glissant n'est pas simplement une conception ou une vision du monde, c'est-à-dire une manière particulière de se représenter le monde, mais une manière d'être soi au monde, de vivre le monde et le Tout-monde, en pleine possession de son « altréité »²⁴ constitutive (comme on le dit des capacités mentales). L'imaginaire étant assumé comme ce qu'on porte en soi de relié à l'autre, traduire revient à envisager cette opération de langage (cet art) en vivant *l'Être de langue comme étant dans l'Êtant*, c'est-à-dire comme étant organiquement toujours déjà en Relation, selon des paramètres variables et imprévisibles, qui font de chaque cas individuel, à chaque fois, un cas unique.

[...] la Relation est au principe même de l'imaginaire. Par conséquent le principe de l'imaginaire est le processus de créolisation qui met toutes les formes de cultures en contact les unes avec les autres, et qui constitue notre tissu commun. [...] L'imaginaire est donc pour moi à la fois forme et contenu. L'imaginaire est forme parce qu'il doit percevoir à la fois les

²⁰ *Mondialité, diversité, imprévisibilité, concepts pour agir dans le Chaos-monde*. Propos recueillis par Gilles Yovan et Federica Bertelli, Les Périphériques vous parlent, été 2000, n°14, p.18.

²¹ É. Glissant, *Poétique de la Relation*, op.cit, p. 122 (note).

²² É. Glissant, « Traduire la relation des langues », op. cit.

²³ *Ibidem*.

²⁴ É. Glissant, *Une Nouvelle région du monde*, op. cit., p. 104.

*composantes du Tout-monde et leurs Relations dans celui-ci autrement que par des modèles de clarté et de transparence. Par conséquent l'imaginaire est le lieu en tant que forme de l'alliance entre le poétique et le notionnel. C'est le lieu où la pensée philosophique rejoint enfin pour la première fois depuis les Présocratiques et les grecs, le poétique qui est non plus d'ouvrir le monde et de le désirer, mais de vivre le monde, de le concevoir présent et de le reconnaître total.*²⁵

Chacun partant de son expérience et de son histoire personnelle, nous sommes désormais de plus en plus nombreux à vivre le fait que toute langue est désormais la *Maison de l'Être-comme-étant-l'étant*. La traduction, dans le langage qu'elle crée, se fait l'épure de cette nouvelle manifestation, de cette manière d'être soi relié et prolongé en l'autre et par l'autre, à l'aune de de cette nouvelle donnée, de ce nouveau *modus vivendi*... Une existence multilingue et multiculturelle, où les imaginaires, de s'entrecroiser, éclairent les « lieux-communs » d'où lèvent des sens nouveaux, appelés par conséquent à se cristalliser dans un langage neuf, ou, comme avait dit Glissant « inné » :

*[...] elle crée aussi des catégories et des concepts inédits, elle bouscule des ordres établis, ses images sont de profusion et de rare silence, elle précipite la vitesse de l'esprit.*²⁶

*

En guise de réponse à la question de l'implication de l'écrivain dans la traduction de la traduction, Édouard Glissant avait eu, non sans une pointe d'humour, cette formule laconique : « Le traducteur doit se débrouiller ! »²⁷. Pour le poète visionnaire, il apparaissait déjà comme évident que le traducteur, comme tout écrivain et poète, se retrouvait seul face à cette expérience de la création d'un langage, et que l'auteur du texte original ne pouvait lui être, légitimement ou effectivement, d'aucune aide : « J'ai été traduit en roumain, en tchèque, en russe, en polonais, ajoute Glissant, et je n'ai aucun moyen de contrôler la traduction. Alors pourquoi irai-je contrôler en anglais, en italien ou en espagnol ? »²⁸. En 2010, Édouard Glissant s'attachait à éclairer ce lieu où, dans la traduction, devait se réaliser la manœuvre (la mise en œuvre) du texte nouveau²⁹. Il ne s'agissait pas, rappelait-il, de faire passer l'imaginaire d'une langue dans une autre langue, mais de produire, en creux de l'avènement d'un langage inédit, la levée d'une « dimension » nouvelle, d'un sens neuf qui abreuve et enrichisse les deux imaginaires. C'est ainsi qu'Édouard Glissant distinguait deux types de traduction :

²⁵ Édouard Glissant dans « Les Nouvelles données de l'écriture », *Société et littérature antillaise aujourd'hui. Actes de la rencontre de novembre 1994 à Perpignan, op. cit.*, pp. 68-69.

²⁶ É. Glissant, *La Cohée du Lamentin, poétique V, op.cit.*, p. 143.

²⁷ Édouard Glissant dans « Les Nouvelles données de l'écriture », *Société et littérature antillaise aujourd'hui. Actes de la rencontre de novembre 1994 à Perpignan, op. cit.*, pp. 68-69.

²⁸ Édouard Glissant dans « Les Nouvelles données de l'écriture », *Société et littérature antillaise aujourd'hui. Actes de la rencontre de novembre 1994 à Perpignan, op. cit.*, pp. 68-69.

²⁹ É. Glissant dans « Traduire la relation des langues », *un entretien avec Édouard Glissant par Luigia Pattano, op., cit.*

- une traduction « mécanique », « techniquement comprise comme un art d'équivalence », utile quand il s'agit des textes spécialisés (Glissant donne comme exemple les « textes juridiques et économiques ») ;

- et une traduction « qui a une fonction de poétique générale du rapport de toute langue à toute langue », concernant « l'ineffable » et « l'indicible » des textes littéraires, et nécessitant d'ouvrir, « non pas le champ des langues, mais le champ du *rapport* entre les langues » (c'est nous qui soulignons).

Un autre indice, fondamental, nous était donné concernant « la forme » :

[...] le métissage est intéressant non pas par son contenu, mais par les poétiques de la forme : et ça si on ne le comprend pas, on reste dans l'ancien [...] Si la Relation n'est pas suffisante pour assurer le rapport, le métissage, le ceci, le cela, sans éthique, c'est que la relation n'est pas bonne. [...] Je crois que la relation n'a pas de morale, que la morale chaque individu se la forge et se la crée soi-même.

Il faut prendre la mesure de ce qu'implique cette déclaration venant d'un poète, penseur et écrivain comme Édouard Glissant! S'agissant de la « poétique de la forme », elle fait écho à deux propos d'Henri Maldiney disant : « La forme a plus de permanence que le sens »³⁰, et « Le réel est toujours ce que nous n'attendions pas »³¹. On pense immédiatement aux promesses de ces « résultantes imprévisibles » du Tout-monde, et à cette « beauté de la différence » telle que la poétique glissantienne s'est elle-même présentée à nous... Un bouleversement bouleversant des canons littéraires occidentaux, une empreinte somptueuse dans l'écrit de la rhétorique orale antillaise et des topiques de « la brousse, de la jungle et du tremblement de terre »³². Le « déparler » *en cyclone*, la logique poétique en archipel sont parmi les signatures du style glissantien, celles dont on peut dire (et peut s'en faut), qu'elle a « repoussé l'horizon d'attente » du lecteur occidental et occidentalisé (pour ne pas dire *accidentalisé* !).

L'apprentissage et la traduction ont ceci de commun qu'ils tentent de redonner au texte « de la transparence ». C'est-à-dire qu'ils s'efforcent de jeter un pont entre deux séries d'opacités : d'un texte opposé à un lecteur novice pour qui tout texte est réputé difficile (c'est le cas de l'apprentissage), d'un texte aventuré au possible d'un autre texte (c'est le cas de la traduction).³³

Il s'agira donc d'abord d'interroger toujours comme pistes de réflexion pour une nouvelle traduction, ces « Poétiques de la forme » et la « gestion » de l'opacité.

L'autre question, fondamentale, concerne l'éthique. Venant en effet d'Édouard Glissant, auteur d'une œuvre exceptionnelle, réputée difficile à lire (et à traduire), bien

³⁰ Henri Maldiney, *Regard Parole Espace*, Lausanne, l'Age d'homme, 1994, p. 7 (note 11)

³¹ *Ibidem*, p.19.

³² Édouard Glissant dans « Les Nouvelles données de l'écriture », *Société et littérature antillaise aujourd'hui. Actes de la rencontre de novembre 1994 à Perpignan*, op. cit., pp. 68-69.

³³ Édouard Glissant, *Poétique de la Relation*, op. cit., p. 130

qu'unanimement reconnue comme incontournable dans ce passage au 21^e siècle, la déclaration – « Je crois que la relation n'a pas de morale, que la morale chaque individu se la forge et se la crée soi-même » – est à la fois unique dans le champ de la traductologie, et capitale pour interroger l'avenir de la traduction. Elle livre le secret d'un principe non pas *éthique*, mais de celui, *alchimique*, qui seul peut garantir à l'acte de traduction de devenir l'une des expressions les plus accomplies de la Relation, dans sa naturalité la plus vive : la LIBERTÉ. Cette liberté n'a rien d'anarchique ou de contestataire. Elle fait du traducteur un poète et artiste à part entière : c'est-à-dire l'unique juge et le seul expert capable de mesurer les risques où il conduit, à chaque fois comme une œuvre inédite, son travail : « Si la langue doit changer dans le monde, si sa pluralité doit se confirmer, seules les dictionnaires en décideront, et non pas une édicition autoritaire »³⁴. À bien mesurer les paroles d'Édouard Glissant, ce que cette déclaration a de salutaire pour le traducteur, ne se dira à jamais que par un euphémisme. Le traducteur vivait jusque-là son travail dans l'angoisse d'une double épée de Damoclès ou dans une situation cornélienne : partagé entre l'emploi scrupuleux d'une langue académique surveillée à la loupe par les rédacteurs éditorialistes ; et le souci de restituer en partage, sans les trahir ni les pervertir, tout ce « ressenti » de la poétique et de l'intention auctoriale. À ce titre, les « trois conférences » de Christophe Claro, réunies sous le titre *Violence, traduction*³⁵, sont très éclairantes, et formulent avec la plus grande justesse la dimension tragique de cet art périlleux.

Aussi, en contrepoint, il y a peut-être encore une toute dernière chose à bien saisir chez Glissant. Ce qu'il propose en effet est sans équivoque une autre façon de vivre, plus sereinement et même dans un réel épanouissement l'exploration de ce chemin réputé épineux de la traduction : il s'agirait d'en tirer un art de vivre, qui est aussi un savoir-vivre, où précisément, en relation à l'Autre, « s'agrège l'unité organique de l'être »³⁶.

*La traduction est fugue, c'est-à-dire si bellement, renoncement. Ce qu'il faut peut-être le plus deviner dans l'acte de traduire, c'est la beauté de ce renoncement. Il est vrai que le poème, traduit dans une autre langue, laisse échapper de son rythme, de ses assonances, du hasard qui est à la fois l'accident et la permanence de l'écriture. Mais il faut peut-être y consentir. Consentir à ce renoncement. Car je dirais que le renoncement est, dans la totalité du monde, la part de soi qu'on abandonne, en toute poétique, à l'Autre*³⁷

La traduction, pour d'Édouard Glissant, est sans métaphore aucune à l'image de cette porte d'Héléon : non plus cadenassée mais « kadotée », appelant à délayer l'ouverture du passage (comme par la saveur spontanée de ce titrage poétique, une pépite créole !). Une porte sans clef, sauve de tout passage en force, mais convoquant juste le geste fiévreux et impatient de la surprise promise : cette liberté, ce langage, pleinement consentis, de l'offrande et de l'abandon. « Un langage c'est cela d'abord, résumait Édouard Glissant : la fréquentation insensée de l'organique, des spécifiques d'une langue et, en même temps, son ouverture sévère à la Relation »³⁸.

³⁴ *Idem*, p. 112.

³⁵ Christophe Claro, *Violence, Traduction*, Publi.net, 2010.

³⁶ É. Glissant, *L'Intention poétique, Poétique II, op. cit.*, p. 159.

³⁷ É. Glissant, « *Traduire : relire, relier* », *op. cit.*

³⁸ É. Glissant, *Traité du Tout-monde, Poétique IV, op.cit.*, p. 86.